



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

MUY

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

qui lui avoit sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre » générosité va me faire avouer » un secret, que tous les tour- » mens ne m'auroient jamais » arraché. Apprenez donc que » nous sommes trois cents, qui » avons résolu de vous tuer » dans votre camp. Le sort a » voulu que je fusse le premier » à vous attaquer; & autant » j'ai souhaité d'être l'auteur » de votre mort, autant je » crains qu'un autre ne le de- » vienne, sur-tout aujourd'hui » que je vous connois plus » digne de l'amitié des Ro- » mains que de leur haine ». Le roi Toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Mar- tial.

*Cum peteret regem decepta satel-
lite dextra,
Injecit sacris se peritura fo-
cis.*

*Sed tam seiva pius miracula non
tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire
virum.*

*Urero quam potuit contempto Mu-
tius igne
Hanc spectare manum Porfena
non potuit.*

*Major decepte fama est & gloria
dextra,
Si non errasset, fecerat illa
minus.*

MUTIUS SCÆVOLA, (Quintus) surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant Jesus-Christ, triompha des Dalmates avec Cæcilius Metellus son collègue; il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les

Marfes. Il n'étoit pas moins bon jurisconsulte, que grand homme de guerre; Cicéron, qui avoit appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS SCÆVOLA, (Q.) de la même famille que les précédens, parvint au consulat l'an 95 avant J. C. C'étoit aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence & d'équité, qu'on le proposoit pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyoit dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « étoit l'orateur le » plus éloquent de tous les ju- » risconsultes, & le plus habile » jurisconsulte de tous les ora- » teurs ». Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius & de Sylla l'an 82 avant J. C.

MUTIUS, (Ulric) profes- seur de Bâle au 16e. siècle, mania le burin de Cléo dans les intervalles de ses occupations scholastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Alle- magne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS, voyez **MUZIO**.

MUY, (Louis-Nicolas de Félix, comte du) naquit à Marseille en 1711, d'un père que le cardinal de Fleury jugea capable par ses talens, & digne par ses vertus, de former un roi, en le faisant nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy prit le parti des armes, & s'appliqua avec ar- deur à sonder toutes les pro- fondeurs du grand art qu'il pra- tiquoit. Le dauphin se l'attacha en qualité de Menin. Le comte de Saxe avoit demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du

dessein & du choix du prince, il cessa de solliciter cet honneur & dit : *Je ne veux pas faire à ce prince le tort de le priver de la société d'un homme aussi vertueux que le chevalier du Muy, & qui peut devenir très-utile à la France.* Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés & toute son amitié, car on ne peut donner que ce nom au sentiment qui les lia ; elle étoit fondée sur la conformité singulière des caractères, même austérité de mœurs, même humanité, même bienfaisance, même dévouement au bien public, même zèle pour la Religion. Pour connoître l'état de la France, les maux & les remèdes politiques, le prince croyoit qu'il falloit voir par soi-même, & compta voir par soi-même, en envoyant dans les provinces un ami jaloux de sa gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt public, un observateur judicieux tel que le comte du Muy, qui remplit sa tâche avec un zèle mesuré sur la confiance que lui témoignoit le dauphin. La guerre de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement & si utilement unis. On peut juger des services du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades supérieurs : brigadier en 1743, il est fait lieutenant-général en 1748. Dans la guerre de 1756 il est blessé à Crévelt, & battu à Warbourg, mais sa défaite n'auroit pas diminué la gloire du plus grand capitaine ; sa retraite l'auroit soutenue, & sa manière de supporter ce malheur l'auroit rehaussée. Que pouvoient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000

déjà triomphante, & dont les manœuvres avoient été cachées par le brouillard le plus épais ! M. du Muy rendu à ses respectables loisirs, se livra de nouveau au prince qui le portoit dans son cœur, qui le regardoit comme un soutien nécessaire lorsqu'il porteroit la couronne, & demandoit tous les jours par une prière particulière la conservation de cet ami précieux. L'historien de ce prince nous a conservé cette prière. « Mon Dieu, défendez de votre épée, » protégez de votre bouclier » le comte de Félix du Muy, » afin que si jamais vous me » faites porter le pesant fardeau de la couronne, il » puisse me soutenir par sa » vertu, ses leçons & ses » exemples ». Ce bon & sage prince n'eut pas besoin de ce secours, la mort le ravit aux vœux de la France : le comte du Muy, à côté de son lit, laissa couler ses pleurs ; le prince mourant s'en aperçoit & lui dit, avec cette voix qui déchire les entrailles : « Ne vous » abandonnez pas à la douleur ; conservez-vous pour » servir mes enfans ; ils auront » besoin de vos lumières & de » vos vertus ; soyez pour eux, » ce que vous auriez été pour » moi : donnez à ma mémoire » cette marque de tendresse ; » & sur-tout que leur jeunesse » dans laquelle j'espère que » Dieu les protégera, ne vous » éloigne pas d'eux ». La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne se ferma jamais ; la Religion & le devoir empêchèrent qu'il ne succombât entièrement à la douleur ; mais ses larmes ne cessèrent de

couler. Il fit creuser son tombeau au pied de celui du prince chéri dans l'église de Sens, & sa tristesse y grava cette inscription : *Huc usque lectus meus.* Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour se distraire de ses peines que le travail & la pratique du bien : la Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention & quel zèle il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du ministère de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le dispenser d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyoit pas les conjonctures assez favorables pour travailler efficacement à sa gloire & à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi se rappelloit les dernières paroles de son pere mourant, qui sembloient nommer M. du Muy au ministère. Ces paroles furent des ordres sacrés & pour le fils & pour l'ami de son pere. Informé des intentions du roi, il répond qu'il n'a pu consentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de monseigneur le Dauphin. Il signala le tems de son ministère par les plus sages réglemens, & dressa plusieurs plans qui furent exécutés du tems de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, & mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avoit épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La Religion sembloit avoir formé son caractère : elle étoit en lui une seconde nature ; elle inspiroit ses pensées, elle régloit ses sentimens,

elle dominoit dans toutes ses actions. Sa foi échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siècle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présenterent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince aux spectacles ; M. du Muy qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation & l'obtient : telles sont les graces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais ; obligé en qualité de commandant de la Flandre de conduire par-tout le roi de Danemarck, & arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyoit lui être imposés par la Religion, & se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Glocester, frere du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente sembloit dispenser de cette obligation : « Ma loi, » lui dit-il, s'observe exactement dans ma maison. Si j'avois le malheur d'y manquer quelquefois, je l'observerois plus particulièrement aujourd'hui, que j'ai l'honneur d'avoir un illustre prince pour témoin & pour censeur de ma conduite. Les Anglois suivent fidèlement leur loi ; par respect pour vous-même, je ne donnerois pas le scandale d'un mauvais catholique qui ose violer la sienne just qu'en votre présence ». Lors-

qu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une finguliere attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisoit une inspection sévère des hôpitaux, & examinoit le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étoient de soulager la misere, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'étoit-là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des Mémoires pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration publique, & dont le bien de la France fait desirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Senes, a prononcé son Oraison funebre ; peu d'hommes ont mieux mérité que lui, d'être loués dans la chaire de vérité. M. le Tourneur & M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, & renferme peut-être plus de traits de caractère. L'épigraphe tirée de Salluste, peint parfaitement le comte du Muy, attaché à la vertu pour elle-même, & n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvoit l'éviter. *Esse bonus quam videri maluit ; ita quò minus gloriam petebat, eò magis illam assequabatur.* Vertu pure & désintéressée, bien différente du simulacre, qui dans ce siècle d'illusion en a pris le nom & la place ; affaire d'ostentation & de vaine parade, qui détruiroit la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvoient exister un

moment dans le même homme. MUYS, (Guillaume) médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chymie, & enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : I. *Elementens de Physique*, Amsterdam, 1711, in-4°. II. *Des Harangues*, imprimées séparément. III. *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : *De Virtute seminali, quâ plantæ & animalia generi suo propagando sufficiunt.* IV. *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculis componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4° ; ouvrage profond & élégant : il est précédé d'une longue préface, dont on a donné une traduction françoise, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme, par lequel Dieu a voulu que les especes des animaux & des plantes se perpétuasent, & convient en même tems de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse, ut minimè ambigam quin tu, si quandò ad perspicendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quò magis ingenio valeas, quoque altius in idipsum descendas, eò clarius divino ad hoc inveniendum ingenio, divinâ ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Passage qui contient plus de véritable lumière que tous les systêmes imaginés dans cette matiere (voyez GRAAF

Regnier, LEUWENHOECK, KIRCHER), & qui amene l'esprit d'un observateur calme & non prévenu ni suffisant vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe & le secret de leurs causes premières (voy. LEIBNITZ, MALEBRANCHE). Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités; il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, & qui n'est proprement ni physique ni moral: mais le fait est que le mal qui est dans le monde, est subordonné aux vues de l'Auteur de tout bien; & que dès-lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien loin de la perfection.

MUZIO, (Jerôme) littérateur & controversiste Italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria; non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y étoit établie. Son vrai nom n'étoit pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la première lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie & en Hongrie. Cet écrivain avoit une plume féconde, & a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont: I. *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8°, en réponse à P. Paul Vergerio qui avoit aban-

donné l'évêché de Capo-d'Istria, pour embrasser la doctrine de Luther. II. *Lettere Catoliche, libri IV*, Venise, 1571, in-4°. Ces Lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent. III. *Disfesa della Messa, de Santi, e del Papato*, Péiaro, 1568, in-8°. IV. *Le Mentite Ochiniane*, Venise, 1551, in-8°, contre Ochin, Capucin apostat. V. *Il Duello, & la Fausina*, deux Traités contre le duel; le premier imprimé à Venise, 1558, in-8°; le 2e. à Venise, 1560, in-8°: peu communs. VI. *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4°; c'est un Traité du devoir des nobles. VII. *Le Battaglie del Muzio per disfesa dell' Italica Lingua, &c.*, Venise, 1582, in-8°. VIII. *Istoria de Fatti di Federigo di Monte-Feltro duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4°. IX. Des *Lettres*, quelques *Poésies*, & des *Notes sur Pétrarque*, insérées dans l'Edition de ce poëte, donnée par Muratori. Tous ces ouvrages assez estimés n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, & qui se plaint amèrement de la fortune dans quelques-unes de ses Lettres. Le pape Pie V lui avoit accordé une pension: mais ce pontife étant mort, il quitta Rome, & alla mourir *Alla Paneretta*, chez son ami Capponi, en 1576.

MYAGRE, MYODE ou MYACORE, dieu des mouches. On l'invoquoit & on lui faisoit des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique on adoroit cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béalzebut. *V. ce mot.*